

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 18 (1968)
Heft: 1

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HISTOIRE
DE LA
PHILOSOPHIE

ROGER BARON : *Hugonis de Sancto Victore. Opera propaedeutica : Practica geometriae, De grammatica, Epitome Dindimi in philosophiam*. Notre Dame (Indiana), University of Notre Dame Press, 1966, 250 p.

L'auteur, professeur à l'Université catholique de l'Ouest, à Angers, est un spécialiste de Hugues de Saint-Victor. Il donne ici l'édition critique de trois traités de ce penseur médiéval en la faisant précéder de courtes introductions en français concernant principalement la date des textes, leur authenticité et les problèmes d'édition. Ces traités, qui ne se trouvent pas dans Migne, ne sont pas publiés ici pour la première fois, mais deux de ces publications antérieures datent du siècle passé, et l'auteur de la *Géométrie* n'avait pas été identifié jusqu'à présent. L'édition de ces textes facilite l'étude de la pensée médiévale antérieure à la diffusion de la culture gréco-arabe. On y retrouve les sources habituelles du savoir au XII^e siècle : Macrobe, Donat, Isidore, Augustin, et le problème captivant de la relation entre les arts libéraux, la philosophie et la théologie. Selon Roger Baron, ces trois traités auraient été écrits avant le *Didascalion*.

FERNAND BRUNNER.

WILLIAM J, BRANDT : *The shape of mediaeval history*. New Haven and London, Yale University press, 1966, 177 p.

La mentalité médiévale était bien différente de la nôtre ainsi qu'il ressort de l'étude de l'auteur sur les diverses visions du monde des médiévaux : philosophes, aristocrates et clercs. — Dans aucune de ces visions du monde, il n'y a de place pour la notion de personnalité : puisque les hommes, aussi bien que les choses, n'existaient que dans la mesure où ils participaient à des réalités telles que la justice, la vérité, la mémoire, etc., l'individuel lui-même n'est rien qu'un pâle reflet des réalités : c'est ce réalisme augustinien qui est responsable des listes interminables de vices et de vertus, essai de déterminer d'une manière définitive tous les adjectifs qui peuvent qualifier les actions humaines (p. 162). — La vision du monde aristocratique ne permettait pas mieux d'atteindre à la personnalité puisque c'était un univers décrit en fonction des positions sociales : un roi est décrit comme bon ou méchant mais on ne cherche pas à pénétrer son intimité et sa complexité psychiques, aussi inatteignables que la matière première de la métaphysique ! — Cette étude a le mérite de nous rappeler que, s'il y a une nature humaine, il y a des mentalités bien différentes suivant les époques et que nous ne devons pas l'oublier dans nos études historiques !

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

NIKOLAUS VON KUES : *Werke (Neuausgabe der Strassburger Drucke von 1488)*, herausgegeben von Paul Wilpert. Berlin, Walter de Gruyter, 1967, 772 p., 2 vol. (*Quellen und Studien zur Geschichte der Philosophie*, vol. V et VI).

Cette édition de Nicolas de Cuse est due à Paul Wilpert, le regretté médiéviste de Cologne. Josef Koch, que la mort a ravi aussi peu de temps plus tard, a mis au point le second volume. Il s'agit de la reproduction de l'édition princeps de Strasbourg, fondée elle-même sur un ensemble de manuscrits revus par le cardinal. Cette reproduction n'est pas mécanique : les éditeurs ont transcrit le texte en caractères modernes en supprimant les abréviations. Ils se sont appliqués à éliminer les fautes d'impression et les erreurs de lecture, mais ils ont conservé, peut-être à tort, les particularités orthographiques. Ils indiquent dans la marge la pagination moderne de l'édition de Strasbourg et la numérotation des paragraphes telle qu'elle est ou sera introduite dans l'édition critique en cours de publication à Heidelberg. Le lecteur est heureux de disposer ainsi d'une édition maniable et presque complète — seules la *Concordia catholica* et les esquisses de sermons manquent dans le texte de Strasbourg. Il regrettera peut-être qu'un index des noms ou des matières n'ait pas été ajouté. Quelques planches nous mettent sous les yeux de belles pages de l'incunable qui est à la base de cette édition.

FERNAND BRUNNER.

HORST-GUENTER REDMANN : *Gott und Welt, Die Schöpfungslehre der vorkritischen Periode Kants*. Göttingen, Vandenhœk & Ruprecht, 1962, 168 p.

Comme l'indique son sous-titre, et la collection même dans laquelle il paraît (*Forschungen zur systematischen und ökumenischen Theologie*), cet ouvrage se situe aux confins de la théologie et de la philosophie. Plus précisément, son objet est d'examiner, sur la base des écrits précritiques de Kant, les possibilités d'une théorie de la création inspirée à la fois d'une cosmologie comme celle dont Kant hérita et d'une vision religieuse au développement de laquelle il participa à sa manière. L'auteur, dont l'information est sans défaut, consacre les vingt premières pages de son essai à discuter les conséquences théologiques des nouvelles interprétations « métaphysiques » du kantisme ; il montre quels progrès les recherches récentes ont permis de réaliser sur ce point. Il n'est plus question en effet, comme au début de ce siècle (cf. le *Luther und Kant* de Bruno Bauch), de voir simplement en Luther un précurseur du kantisme et en Kant un philosophe de la théologie réformée ; ce qu'il convient plutôt de faire, et ce qu'entreprend ici Horst-Guenter Redmann, c'est de dégager avec précision des textes précritiques (jusqu'au *Beweisgrund*), puis des œuvres critiques elles-mêmes, les éléments qui proviennent de l'éducation religieuse, ceux qui sont dûs à la tradition scientifique, et ceux enfin — les plus intéressants pour le philosophe — où se manifeste la personnalité propre de Kant.

DENIS ZASLAWSKY.

FRIEDRICH DELEKAT : *Immanuel Kant. Historische-kritische Interpretation der Hauptschriften*. Heidelberg, 1965, Quelle u. Meyer, 388 p.

Le nom du professeur Delekat, titulaire durant nombre d'années d'une des deux chaires de théologie systématique à l'Université de Mayence, n'est

pas inconnu en Suisse romande. On lui doit une dizaine de volumes, dont l'un (qui a connu déjà trois éditions successives, et dont la quatrième va sortir) est consacré à Pestalozzi, et un autre : « Der christliche Glaube » (1939), est un exposé de dogmatique. Aucun de ces ouvrages n'a été traduit en français ; on doit le regretter. Ayant récemment atteint la limite d'âge, M. Delekat a utilisé tout aussitôt les loisirs de sa retraite à mener à chef une œuvre commencée voilà des années, et qui lui tient particulièrement à cœur : une étude sur Kant. Cette fidélité à la tâche entreprise nous vaut le très beau livre que nous signalons (avec un retard tout involontaire). Cet ouvrage est marqué de diverses particularités, dont nous relevons deux seulement. L'exposé tout entier, d'abord — l'auteur nous en avertit d'entrée — est le résultat d'un dialogue prolongé avec un collaborateur, le Dr Horst Hermann, aimablement mis à la disposition de M. Delekat par la « Deutsche Forschungsgesellschaft ». Tous les problèmes abordés ont fait l'objet de discussions entre les deux savants. Quatre ans durant un échange spirituel s'est déroulé, échange sans lequel, déclare le professeur de Mayence, « je n'aurais jamais pu accomplir la tâche entreprise, parfois malaisée ». Assurément la ligne directrice de l'effort a été choisie et voulue par *un* homme, et l'auteur revendique l'entière responsabilité de la formulation de son texte. Mais le contenu de plus d'un passage est le résultat d'une étroite collaboration. Cette façon de travailler, point habituelle, valait d'être signalée. Elle ajoute, nous semble-t-il, à l'intérêt par ailleurs très grand de cette étude. Ensuite nous croyons ne pas nous tromper en faisant de cet ouvrage *le* livre du professeur Delekat. Pas seulement à cause de son ampleur. (Dans ce domaine, le nombre de pages n'a guère d'importance.) Pas non plus, même, parce que le théologien de Mayence s'est livré à ses recherches durant un temps prolongé. Mais parce que, en écrivant cet exposé remarquable, il poursuivait un but qui lui est cher : faire découvrir aux lecteurs d'aujourd'hui la frappante *actualité* de Kant. En effet, à notre époque, la connaissance humaine s'est fragmentée en une multitude de disciplines, ayant chacune sa méthode, son langage, sa terminologie. Au point qu'il est souvent difficile d'apercevoir comment, malgré cette spécialisation très poussée, les problèmes fondamentaux de chaque science demeurent quand même liés à ceux des autres sciences. Or, dans l'œuvre de l'auteur des « Critiques », ce lien est encore facile à déceler. (La lecture de la « Raison pure », par exemple, montre nettement à quel point le philosophe de Königsberg est lié aux mathématiques et à la physique.) C'est pourquoi discuter avec Kant peut nous rendre, à nous hommes du XX^e siècle, un service précieux : sans que nous perdions jamais conscience de la distance séparant notre époque de la sienne, nous aider à déceler ce qui — toujours — demeure commun à toute recherche sérieuse. Cette découverte peut nous enseigner à mieux poser *nos* problèmes, et à mieux formuler les réponses à *nos* questions. Tel est le but — très élevé certes — en vue duquel l'auteur s'est livré à son interprétation historique et critique de la pensée du sage de Königsberg. L'intérêt essentiel du livre consiste donc, à nos yeux, dans un effort pour replacer Kant dans l'ambiance intellectuelle dans laquelle il a vécu, et pour l'expliquer par cette époque. — Dès lors le plan s'imposait. Une première partie (250 p.) a pour titre les termes traditionnels : *Philosophia speculativa*, et recourt surtout, pour l'interprétation des idées de Kant, à la « Critique de la Raison pure ». La seconde, sensiblement plus brève (120 p.), *Philosophia practica*, se réfère aux « Principes fondamentaux de la métaphysique des mœurs ». Impossible, on le comprendra, de résumer ici cette solide étude, et même d'en signaler les éléments les plus intéressants (il y en a trop). En avoir indiqué le but, et expliqué

l'esprit, comme nous l'avons fait, nous paraît suffire à donner l'envie d'aborder et de travailler cet ouvrage. A ceux qui penseraient pourtant : « Encore une étude sur Kant ! N'a-t-on pas dès longtemps tout dit à son propos ? », la réponse serait donnée par les faits : La première édition — la seule que nous ayons eue entre les mains — a été bientôt épuisée. La seconde a paru augmentée d'une bonne centaine de pages, l'auteur ayant su, avec un beau courage, mettre à profit les remarques et observations qui lui ont été présentées. En sorte que l'on peut faire sien ce jugement d'un philosophe : cet ouvrage, une « œuvre standard » de notre époque, et pour ceux qui s'initient à Kant, et pour ceux qui le connaissent déjà ; un livre indispensable, tant au théologien qu'au philosophe.

EDMOND GRIN.

LOTHAR SCHÄFER : *Kants Metaphysik der Natur*. Berlin, Walter de Gruyter, 1966, 197 p.

Le titre de cet ouvrage paraîtra paradoxal à tous ceux qui ont accoutumé de lier le nom de Kant à la critique de la métaphysique. C'est ce préjugé traditionnel qui, d'après l'auteur, a empêché de considérer que l'intention de la philosophie de Kant dans son ensemble est de fonder la métaphysique (p. 10), et de la fonder en tant que science : « La métaphysique de la nature développe le savoir à priori de la nature en tant qu'elle élucide par réflexion les concepts fondamentaux de la physique » (p. 19). En d'autres termes, la physique en tant que science ne s'appuie pas seulement sur un outil mathématique, d'une part, et sur un donné empirique, d'autre part ; elle contient encore des termes théoriques, tels que le mouvement ou la force, dont l'élucidation ne peut être que purement rationnelle. Telle était, d'après Schäfer, la certitude de Kant, et c'est ce qui fait que ses conceptions ne sont pas dépendantes de la physique de Newton. — « L'expression fondamentale de toute expérience de la nature est que la réalité sensible, la matière, est déterminée par le mouvement » (p. 29). C'est là une détermination nécessaire à priori par le fait même que nous sommes affectés par l'objet. L'auteur, suivant Kant, étudie le mouvement en tant que pur quantum (la phronomie), la force du mouvement comme qualité de la matière (la dynamique), la matière dans ses relations de mouvement (la mécanique), enfin les modes du mouvement dans leur rapport à la représentation (la phénoménologie). On le voit, il s'agit de l'application des catégories au concept de nature. Cette thèse, dans son ensemble, mérite attention par la clarté et la précision des analyses, et notamment par l'éclairage, partiellement nouveau, qu'elle projette sur la fameuse table kantienne, et qui se révèle fécond tant du point de vue de l'histoire de la philosophie que de celui de l'épistémologie contemporaine. — Dans la dernière partie de l'ouvrage, l'auteur précise sa lecture de Kant par opposition à celle de Natorp. On attendrait avec plaisir que l'auteur étende ce genre de confrontation à un cercle plus vaste, et par exemple au concept d'ontologie régionale chez Husserl ou à l'analyse des termes théoriques dans l'épistémologie positiviste.

P.-A. STUCKI.

HEGEL : *Préface de la phénoménologie de l'esprit*. Traduction, introduction, notes par Jean Hyppolite (bilingue). Paris, Aubier-Montaigne, 1966, 222 p.

La traduction s'efforce, non sans bonheur, de suivre le texte allemand pas à pas, rendant le substantif par le substantif et l'adjectif par l'adjectif. De

telles traductions pourtant, où le traducteur semble refuser d'assumer le génie de sa propre langue pour mieux calquer celui de l'autre, n'engendrent pas spontanément la clarté ; bien souvent le recours au texte original est seul à livrer le sens de la phrase. Ce que permet agréablement l'édition bilingue. — De plus, *nun* ne veut pas toujours dire *maintenant*, *wirklich* ne se laisse pas toujours traduire plus exactement par *effectif* que par *réel*, et un fragment comme celui-ci (p. 139) : « Dass dem nicht so sei, diese Einsicht ist das bloss Negative », signifie à peu près : « Comme il n'en va pas ainsi, cette vue est... » ; or je ne trouve pour ma part aucun sens recevable à la traduction proposée dans cette édition : « Mais dire : ce n'est pas cela, cette vue n'est que le négatif. » — Mais Hegel est-il traduisible *überhaupt* ?...

J.-CLAUDE FIGUET.

SÖREN KIERKEGAARD : *Œuvres complètes*. Direction Jean Brun. Paris, Editions de l'Orante, 1966, T. 13 et T. 16.

La publication en français des œuvres complètes de Kierkegaard représente un événement qu'il faut souligner. Non seulement ce sont des textes jamais traduits qui verront ainsi le jour en français, mais aussi des textes déjà parus en français, mais introuvables. De plus, la collection se présente sous un format homogène, agréable au regard, et elle s'appuie sur les meilleures éditions danoises. L'ensemble comprendra vingt volumes, qui suivront approximativement l'ordre chronologique de rédaction. A chaque fois, une introduction de Jean Brun replace le texte dans le contexte. Le rythme de publication est de quatre volumes par an environ. — Félicitons ici Jean Brun de s'être attaqué à une entreprise d'aussi longue haleine, et remercions-le.

J.-CLAUDE FIGUET.

MAURO DI GIANDOMENICO : *Salvatore Tommasi, medico e filosofo*. Bari, Università di Bari, Pubblicazioni dell'Istituto di filosofia, 1965, p. 243.

Il semble extraordinaire aujourd'hui que la médecine, dans un passé encore récent, ait dû se dégager de l'emprise de la philosophie pour avancer dans la voie de la recherche expérimentale et établir l'autonomie de certaines sciences, telles que la biologie ou la physiologie. Il a fallu qu'au siècle dernier, en France et en Allemagne, des novateurs tels que Laënnec, Claude Bernard, J. P. Muller, Virchow, s'affranchissent des théories philosophiques admises pour se vouer à l'observation rigoureuse des phénomènes de la vie. En Italie, ce fut Salvatore Tommasi (1813-1888), un savant de génie et de cœur qui, malgré l'indigence des écoles régionales de médecine où l'on professait les théories les plus aventureuses, sut engager la médecine de son pays dans le grand courant scientifique européen. Dans son livre consciencieux, solide et pondéré, Mauro di Giandomenico expose l'évolution de la pensée de Tommasi et le défend contre les critiques trop faciles des néo-hégéliens qui l'accusent de positivisme étroit et de matérialisme. Tommasi revendiqua toujours la liberté de la recherche scientifique tout en reconnaissant la valeur de la philosophie et des sciences morales. Certaines intuitions du savant italien annoncent Pasteur ou font penser à Teilhard de Chardin.

LYDIA VON AUW.

INGEBORG WIRTH : *Realismus und Apriorismus in Nicolai Hartmanns Erkenntnistheorie*. Berlin, Walter de Gruyter & Co, 1965, VIII + 154 p.

Cet ouvrage est une analyse critique de la théorie de la connaissance chez N. Hartmann. Il ne fournit pas une interprétation ni une histoire de cette philosophie. L'auteur reconnaît à N. Hartmann le mérite d'avoir voulu incorporer le transcendantal (au sens kantien) dans son réalisme, et d'avoir ainsi rapproché les positions idéalistes et réalistes traditionnelles. Cependant l'auteur rejette finalement cette théorie de la connaissance pour deux raisons principales : 1^o Hartmann n'a pas établi qu'il y a une connaissance *a priori* ; 2^o il a transformé l'*a priori* en un concept ontologique, si bien qu'il a (sans le vouloir) rendu absurde l'idée même d'une connaissance *a priori*. L'auteur était cette critique sur une connaissance précise de l'œuvre de Hartmann dans son ensemble. (Cela apparaît notamment à la fin du livre, dans le tableau des définitions de l'*a priori* et dans la bibliographie.) Mais il ne me semble pas que ses arguments soient toujours suffisants. Sa première objection se fonde sur la remarque que l'*a priori* de Kant, dont se réclame Hartmann, n'a pas le même sens. Mais il faudrait aussi prendre en considération les recherches phénoménologiques de Husserl et de Scheler et voir si elles ne comblent pas la lacune signalée par l'auteur. Quant à la deuxième objection, il est vrai que l'*a priori* de Hartmann est d'abord un « fondement », un *prius* dans l'Être. L'idée que les catégories de l'Être correspondent partiellement aux catégories de la connaissance est peut-être douteuse, comme le dit l'auteur, mais n'est pas soumise à une critique assez profonde. Enfin, on nous dit que la part de relativité historique que Hartmann voit dans les catégories de la connaissance supprime toute connaissance *a priori*. Toutefois il ne me paraît pas que l'auteur ait suffisamment distingué ici entre la connaissance qui s'acquiert « avec » l'expérience et la connaissance dont l'expérience (au sens empiriste) est la source : les catégories de la connaissance peuvent apparaître dans l'esprit peu à peu, avec le progrès de ses connaissances, sans qu'elles aient pour autant une origine ni une validité empiriques. Bref l'auteur ne m'a pas convaincu de l'absurdité de l'apriorisme de Hartmann, mais la discussion est intéressante et contribue à la compréhension de cette philosophie.

JEAN VILLARD.

HENDRIK HART : *Communal Certainty and Authorized Truth, An Examination of John Dewey's Philosophy of Verification*. Amsterdam, Swets & Zeitlinger, 1966, XVIII-156 p.

Cette étude, centrée sur la pensée de Dewey, cherche moins à rendre compte de celle-ci qu'à répondre à une question qui relève, non pas de l'histoire de la philosophie, mais de la philosophie elle-même, et au sens le plus large du mot : dans quelle mesure pouvons-nous aujourd'hui atteindre à une certitude qui soit à la fois théorique et pratique ? A travers l'examen d'une doctrine particulière de la vérification, où l'historien trouvera un utile résumé — notamment au chapitre II, conçu sous forme de lexique (p. 27-66) — l'auteur pense parvenir à un point de vue assez général pour pouvoir comparer et opposer à l'attitude philosophique de Dewey la sienne propre, qui est celle d'un chrétien. De cette confrontation, il ressort que pragmatisme et christianisme sont moins éloignés qu'on ne le pense souvent, et que les points sur lesquels ils semblent incompatibles l'un avec l'autre ne sont pas vraiment de doctrine, mais plutôt

d'orientation spirituelle (p. 142 sq.). — On regrettera peut-être que cette opposition ne soit pas suffisamment précisée, et, d'une manière plus générale, que l'auteur n'ait pas atteint dans son travail un meilleur équilibre entre l'histoire de la pensée théorique de Dewey et un jugement personnel et pratique qui aurait gagné à être développé et étoffé davantage. DENIS ZASLAWSKY.

DANIEL CHRISTOFF : *Husserl*. Paris, Seghers, 1966, 191 p.

Faire tenir l'essentiel de la pensée de Husserl en quatre-vingts pages est une gageure, que M. Christoff a tenue. Son exposé n'est ni un *compendium* simplifiant ou déformant la pensée de l'auteur, ni l'une de ces rhapsodies, plus brillantes que solides, où un critique, d'enthousiasme, prend la place de l'auteur étudié. On trouvera dans ce petit livre Husserl lui-même, non résumé certes, mais suivi dans l'itinéraire à la fois complexe et rigoureux de sa pensée, itinéraire jalonné, dans la seconde partie du volume, par les textes qui peuvent le mieux l'éclairer. — Et s'il faut suivre le cheminement de Husserl, c'est que sa pensée même est un perpétuel effort d'élucidation, à la fois « de limitation et d'ouverture perspective » (p. 35) d'une recherche. Il s'agit moins ici, du reste, de retracer un chemin exemplaire qu'une démarche, une méthode originale d'exploration du monde. Aussi M. Christoff montre-t-il tout d'abord le projet essentiel de la phénoménologie : celle-ci sera « une science des essences et d'abord des essences de la conscience et de ses actes » (p. 8). La connaissance y consistera dans « le mouvement de la conscience vers la chose » visée « dans sa transcendance et son étrangeté » (p. 5). Puis on montrera les obstacles rencontrés en cours de route par Husserl, obstacles qui n'ont pas tant modifié son projet qu'ils n'en ont fondé plus profondément les exigences et éclairé plus nettement les fins. — Projet de connaissance, la phénoménologie est donc d'abord un *mouvement*. Il n'est pas surprenant que ce mouvement prenne naissance, chez Husserl, au milieu des problèmes logiques. M. Christoff montre comment Husserl se distance d'emblée à la fois du pragmatisme et du kantisme et renouvelle, d'une certaine façon, le projet leibnizien d'une science universelle et d'une pure logique. Husserl ne veut pas fonder cette pure logique dans une métaphysique. Comprendre la science, ce sera la comprendre dans son devenir. Lorsque M. Christoff écrit : « La science est elle-même un devenir et il s'agit d'en comprendre la vie et la fécondité autant que la rigueur » (p. 19), il montre bien le caractère de mouvement inhérent à la phénoménologie. Peut-être aurait-on pu, ici, montrer la parenté de cette recherche avec celle de Hegel, les différences étant bien marquées à la fin de l'ouvrage (p. 78). — On passe naturellement de la notion d'une unité systématique des connaissances fondée dans l'acte de conscience à deux chapitres consacrés à la description et à l'analyse, puis à l'intentionnalité. Rien de plus saisissant que ce souci de Husserl de conserver dans l'essence la structure logique et le pôle de facticité de l'objet visé (souci qu'on retrouve chez Wittgenstein aussi bien que chez Heidegger). Mais aussi rien ne montre mieux la difficulté d'y parvenir que la crise que traverse Husserl vers 1905-1906. L'excellent chapitre consacré à la réduction éclaire ce moment crucial et montre, entre autres, comment la réduction, changement de direction de visée, s'apparente peut-être davantage à la conversion qu'à la réflexion. Faut-il dire que la réduction « devient, dès les *Idées directrices*, un acte de liberté propre à la conscience qui se retrouve elle-même et à qui l'attitude naturelle et la thèse du monde paraîtront de plus en plus

contingentes » ? (p. 38). En un sens, c'est vrai, mais on incline parfois à défendre un côté « terrestre » de Husserl. N'y a-t-il pas, dans la nécessité même d'une réduction, un aspect indéradicable de la thèse du monde et à la fois de la matérialité ? — A travers l'étude du vécu, des corrélations noético-noématiques, nous sommes conduits au problème du sujet, à la notion de *moi pur*, qui pense le monde avec l'ensemble de ses actes (p. 53). De là, dans une reprise du problème logique contemporaine de *Logique formelle et logique transcendantale*, et du problème du temps, l'itinéraire nous conduit à la véritable mise en question par Husserl du successif, du progrès linéaire, du processus. Le mouvement d'approche du monde, dans l'évidence, est, à travers les esquisses, comme une immobilité dynamique, l'activité continuelle d'un « présent vivant ». « Le flux (...) ne dure pas réellement » (p. 63). On pense ici aux « actual occasions » de Whitehead, qui ne durent pas, mais constituent la facticité de l'univers. Enfin, le chemin nous conduit au problème d'autrui, aux *Méditations cartésiennes* et aux derniers textes de la *Krisis*. — Le livre refermé sur ces derniers textes, qui certes reprennent à neuf toute la problématique husserlienne, mais en marquent en même temps les limites, l'on ne peut s'empêcher de se demander : où donc Husserl voulait-il aller ? Il est vrai que Husserl a « renouvelé pour ce temps le problème du sens » (p. 83), mais qu'en est-il de la science rigoureuse ? Qui a lu les pages si denses et si claires de M. Christoff ne peut se dire que le projet de Husserl fut chimérique, car il verra bien que toute recherche scientifique et à la fois toute interrogation sur les fondements de cette recherche, qu'elle le veuille ou non, a les traits de cette exploration libre, de cette étude minutieuse de la genèse et de la structure, de cette alliance de la forme et de l'impact du fait, de la variété insoupçonnée de tout état de choses. Et il verra aussi que ce qui anime Husserl, c'est ce vrai feu du savoir, qui fait voir à Leibniz, derrière la triviale identité de deux feuilles, un monde de différences et la merveille d'une organisation infinie. — Pourtant, qui a lu ces pages se demande aussi : pour qui, par qui existe ce savoir ? La réduction, phase centrale de la pensée de Husserl, éclaire et à la fois repousse à l'infini la réponse à cette question. La mise entre parenthèses convertit le regard, ouvre le champ de la recherche, mais l'ouvre infiniment, et sans retour, dans sa limitation même. « Certes, le monde est donné comme existant, mais, tandis qu'il peut ne plus exister, étant relatif à la conscience, la subjectivité transcendantale conserve seule "le sens critique de l'être absolu" » (p. 55). Proust, autrefois, sortait de sa nuit perpétuelle, en taxi, pour aller retrouver la couleur juste d'un arbre en fleurs. Vivre dans la réduction transcendantale (p. 55), n'est-ce pas un peu cela ? — Mais si la phénoménologie a été d'abord une méthode (p. 6), elle nous reste ouverte comme telle, et M. Christoff souligne *in fine* le renouvellement qu'elle a apporté aux sciences humaines, en dégagant de toute métaphysique les questions de structure et de sens dans la connaissance et en réesquissant — si l'on peut dire — fondamentalement les problèmes de l'être.

JEAN-PIERRE LEYVRAZ.

FELIX HAMMER : *Genugtuung und Heil*. Absicht, Sinn und Grenzen der Erlösungslehre Anselms von Canterbury. Wiener Beiträge zur Theologie, Band XV. Vienne, Verlag Herder, 1967, 149 p.

Ce n'est que dans le dernier tiers de cet ouvrage que le thème annoncé dans le titre est abordé de manière explicite. Les deux premières parties sont cependant loin d'être superflues. — L'auteur passe d'abord en revue les principales

interprétations de l'œuvre anselmienne aux XIX^e et XX^e siècles. Les difficultés qu'on rencontre de part et d'autre en cherchant à saisir la pensée d'Anselme dans son ensemble montre qu'elle ignore (plutôt que de la dépasser) notre dichotomie d'une philosophie autonome, sans présuppositions, et une théologie déterminée par l'écriture et la tradition. Barth veut faire d'Anselme « non seulement un théologien, mais un théologien au sens barthien du terme » (p. 32), ce qui l'amène parfois à intervertir les fonctions de la raison et de la foi, et à faire des *infideles* du *Cur Deus homo* des croyants malgré eux. — Ensuite, l'auteur examine la méthode du *Monologue* et du *Prologue*. Anselme envisage à la fois un cercle restreint de lecteurs religieux, qu'il désire amener à une foi plus réfléchie et partant plus joyeuse, et un cercle plus large de personnes qui ne veulent pas croire sans avoir d'abord compris. En faisant abstraction de l'écriture et de la tradition, Anselme cherche, mais en vain, à atteindre par la même méthode ces deux buts. Il fait appel aux seules capacités naturelles de l'esprit humain, certes créé à l'image de la Trinité, mais qui n'a pas encore été éclairé par la révélation. A plusieurs endroits, tant du *Monologue* que du *Prologue*, le raisonnement est moins concluant qu'Anselme le suppose ; la notion de Dieu qui en résulte est celle d'un être qui, loin de prendre une initiative de la grâce vis à vis de sa création, sauvegarde sa transcendance en ayant le moins possible de contacts avec les êtres qu'il a faits. Si le *Prologue* se termine sur une note plus positive, c'est qu'il fait enfin et exceptionnellement entrer en ligne de compte les promesses de l'écriture, et remplace l'intelligence par l'espérance comme terme intermédiaire entre la foi et la vision de Dieu. — Le *Cur Deus homo* étudie la christologie en fonction de la sôtériologie. Sa méthode est essentiellement celle des ouvrages précédents, mais son caractère apologétique est plus marqué. Il s'ensuit une interprétation rétrécie de certaines valeurs chrétiennes essentielles. Le bonheur devient un idéal généralisé, sans rapport avec la foi. La miséricorde divine est comprise d'une manière purement négative, comme rémission d'une peine. La satisfaction assume (pour la première mais non pour la dernière fois dans l'histoire des dogmes) une importance démesurée. La justice de Dieu est accentuée aux dépens de ses autres attributs, mais l'influence du droit germanique fait que tout le complexe néo-testamentaire $\sigma\alpha\rho\tilde{\nu}$ — $\acute{\alpha}\mu\alpha\rho\tilde{\nu}\acute{\alpha}$ — $\delta\iota\kappa\alpha\iota\sigma\tilde{\nu}\eta$ perd chez Anselme une bonne partie de son sens. L'union des croyants avec Jésus-Christ devient un simple « pacte », sa vie un simple exemple, tandis que sa volonté humaine est négligée à tel point qu'Anselme frôle parfois le monothélisme. Du point de vue philosophique, la théorie d'Anselme présente d'aussi nombreux et importants défauts. — La conclusion de l'auteur, que nous trouvons bien fondée, est que « le schéma de la satisfaction dit quelque chose de valable », mais qu'il ne saisit « ni tout, ni le noyau central du mystère de la rédemption » (p. 147). Reste à savoir si une nouvelle étude de la sôtériologie « physico-mystique » des Alexandrins, que l'auteur semble préconiser, ne révélerait pas là aussi certaines carences et certains dangers. — Nous avons relevé quelques fautes d'impression, dont les plus importantes sont les suivantes : p. 28, n. 62, lire « fois » au lieu de « foi » ; p. 81, par. 4, « si scriptum esset » ; deux lignes interverties p. 100, dernier par., et p. 109, 2^e par. L'ouvrage comporte une excellente bibliographie et une table des matières détaillée, mais pas d'index.

PAUL ELLINGWORTH.

Ont collaboré à ce numéro 1968 — I :

M. le professeur Michel Bouttier, 26, boulevard Berthelot, *Montpellier*

M. Gilbert Rist, 27, chemin des Crêts, 1218 *Le Grand-Saconnex, Genève*

M. le professeur François Bovon, 7, rue de l'Evêché, 1200 *Genève*

M. le professeur Jean-Pierre Thévenaz, 4, chemin de Meillerie, 1000 *Lausanne*